Zohra Cousino

LES RÈGLES SECRÈTES DE L'ORIENTATION

RÉCIT



Itinéraire d'une étudiante étrangère en France

Zohra Cousino

Les règles secrètes de l'orientation

Itinéraire d'une étudiante étrangère en France

© Zohra Cousino, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0666-4

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes parents, à qui je dois plus que des règles : une direction.

À ma mère, qui n'avait aucun diplôme et presque toutes les réponses.

À mon père, resté sur le quai du port de Tanger pour que je puisse partir.

À toutes les mères qui portent sur leurs épaules les projets de leurs enfants et qui oublient parfois qu'elles portent bien plus que cela.

À Camylia, l'une des rares élèves à m'avoir demandé d'où je venais et quel chemin j'avais suivi. Ce livre est la longue réponse à sa question.

Prologue

La mauvaise orientation n’est pas le seul fait du hasard. On choisit mal sa voie parce que personne ne nous a enseigné les règles.

On évoque des choix d’études comme si chaque enfant devait simplement « suivre ses envies », à croire que le bon chemin s’ouvre naturellement devant celui qui est suffisamment à l’écoute de lui-même.

La réalité est tout autre. L’aiguillage scolaire est un système avec ses codes, ses hiérarchies, ses biais. Et, surtout, ses lois invisibles que les élèves ignorent, que les familles découvrent trop tard, et que certains maîtrisent sans jamais prendre la peine de les expliquer.

Pendant des années, j’ai cru que le problème émanait des élèves : de leur hésitation, de leur indécision, de leur manque de travail. J’avais tort. La faute n’incombe pas aux seuls élèves. Elle revient à un système qui classe trop tôt, qui valorise maladroitement, et qui désoriente souvent.

Ce livre n’est pas une histoire de réussite. C’est le démontage d’un mécanisme que j’ai subi, puis compris, et que j’enseigne aujourd’hui. C’est aussi le récit d’un parcours, le mien, celui d’une étudiante arrivée d’ailleurs qui a tout appris à la dure, et qui a décidé de témoigner de son expérience.

Deux voix habitent ces pages : la voix de celle qui a vécu, et la voix de celle qui analyse. Elles relatent le même récit. Elles le racontent différemment. Et c’est précisément cette dichotomie qui, j’espère, les rendra utiles.

Note liminaire

Ce que ce livre entend par « orientation », « règles invisibles » et « système »

Le mot orientation est volontairement polysémique dans ces pages, et ce livre l'assume. Il désigne à la fois un système institutionnel avec ses procédures, ses acteurs et ses outils qui dirigent les élèves vers des filières, un processus individuel dans lequel un jeune construit ou ne construit pas un projet, et une réalité vécue : ce que l'on ressent lorsqu'on est bien ou mal orienté, parfois des années après les faits. Ces trois dimensions sont indissociables. On ne peut pas appréhender l'une sans les deux autres.

Les règles invisibles, elles, ne sont ni des secrets ni des compétences réservées à une élite. Secrètes, elles le sont seulement parce que personne ne les révèle. Ce sont des mécanismes et des usages que le système ne formule jamais explicitement, mais qui structurent en profondeur les trajectoires. Ce livre en identifie sept, réparties en trois registres.

Leur numérotation correspond à leur place dans la logique du système, pas à leur ordre d'apparition dans ces pages. Vous croiserez donc la règle n° 4 avant la règle n° 2. Ce n'est pas un désordre : c'est le récit qui commande.

Les règles de lecture du système : il existe une hiérarchie invisible des filières et des spécialités (règle n° 1) ; chaque formation exige des prérequis que personne n'écrit (règle n° 2) ; la valeur d'un diplôme ne se lit pas dans son niveau affiché, mais dans sa reconnaissance réelle (règle n° 3). Les règles de positionnement : la performance scolaire et la stratégie d'orientation sont deux compétences distinctes (règle n° 4) ; le dossier se construit dès la classe de Seconde, pas en Terminale (règle n° 5) ; le savoir-être pèse autant que les notes (règle n° 6). Les règles de trajectoire : un détour n'est pas un échec, et une réorientation assumée possède une cohérence que le parcours officiel ne montrera jamais (règle n° 7). Chacune de ces règles est signalée au fil des chapitres, à l'endroit où elle se révèle.

Reste un troisième mot, celui qui revient dans ces pages plus souvent que tous les autres : le système. Je l'emploie sans majuscule et sans procès. Il ne désigne ni une volonté ni une coalition d'intérêts. Il fait référence à l'ensemble des institutions, des procédures, des acteurs et des habitudes qui, mis bout à bout, produisent des trajectoires. Personne ne le pilote entièrement. Chacun y occupe

sa place et effectue, le plus souvent, son travail correctement. C'est précisément ce qui le rend difficile à percer. Un système n'a pas besoin d'être malveillant pour être injuste.

Que l'on ne s'y trompe pas : accuser le système ne revient pas à absoudre tout le monde. Le système doit aux familles l'information : les règles, les codes, la carte. Les familles doivent à leurs enfants ce qu'aucune institution ne fournira à leur place : le goût de l'effort, la persévérance, la capacité à tenir. La carte sans les jambes ne mène nulle part. Les jambes sans la carte tournent en rond. Ma mère, babouche en main, l'avait compris bien avant moi. Ce livre parle des deux, et il ne ménagera ni l'un ni les autres.

Une précision s'impose, car elle engage tout le reste du livre. Ce système ne s'arrête pas aux murs de l'Éducation nationale. Il inclut ce qui s'est construit autour d'elle, et souvent à partir de ses manques : les écoles privées, les organismes de soutien scolaire, les plateformes de préparation et, les cabinets d'orientation, dont le mien fait partie. Ces acteurs ne sont pas des intrus. Ils occupent l'espace que l'institution publique ne peut plus couvrir seule. Certains remplissent leur mission avec rigueur. D'autres ont compris que l'inquiétude des familles est un marché. Les tenir hors de l'analyse reviendrait à décrire une moitié du terrain en prétendant décrire le jeu. Je n'écris donc pas depuis l'extérieur. J'appartiens à ce que je décris.

Les chapitres du récit alternent deux registres signalés typographiquement : le récit à la première personne, qui reconstitue un épisode vécu, et l'analyse d'experte, en retrait, qui en dégage la portée générale. Cette architecture n'est pas arbitraire, c'est une conviction. On ne comprend **v**un mécanisme que si l'on accepte d'observer d'abord ses effets sur une personne réelle.

Un mot, enfin, sur les personnes qui traversent ces pages. Les prénoms ont été modifiés, ainsi que certains détails qui permettraient de les identifier. Les situations, elles, sont restées intactes. L'anonymat protège les personnes ; il ne change rien aux mécanismes décrits.

Une précision encore : ce livre ne propose pas un modèle universel d'orientation. Il délivre des clés de lecture. Chaque trajectoire reste singulière. Mais les règles qui la contraignent ou la rendent tangibles, elles, sont partagées. Il ne s'agit ni de démonstrations sociologiques ni de certitudes scientifiques, mais d'expériences vécues et de découvertes de terrain accumulées pendant près de vingt ans de

cabinet.

Une dernière précision, sur le contexte. L'orientation est officiellement gérée par des CIO (centres d'information et d'orientation) où des psychologues de l'Éducation nationale suivent souvent plus de mille élèves chacun, jusqu'à 1 500 dans certaines académies. La réforme du lycée de 2018 et l'avènement de Parcoursup ont bouleversé le paysage des études, créant des besoins d'accompagnement que l'enseignement public ne peut pas absorber seul. Il n'existe aujourd'hui aucune législation pour réguler le secteur privé de l'orientation, ce qui signifie que la qualité des prestataires comme les tarifs pratiqués varient sans garde-fou. C'est dans cet espace que ce livre prend place.

✦

Partie I – Les codes de l’enfance
Tanger

Chapitre 1 – Tanger, l’école et le premier décalage

« Ce redoublement a été mon premier face-à-face avec une vérité dérangeante : l’école peut sanctionner ce qu’elle ne comprend pas. »

J’ai grandi à Tanger, au sein de l’école publique marocaine. Un système marqué par une double empreinte : l’héritage marocain d’un côté, le modèle français de l’autre. Mon école primaire était à cette image, hybride. Des enseignants marocains et des maîtresses françaises d’une grande exigence, et au milieu, nous. Des enfants à qui l’on demandait déjà de naviguer entre deux langues, deux cultures, deux façons d’être au monde.

Tanger n’est pas une ville ordinaire. C’est une ville-carrefour, une ville-frontière, un point de rencontre entre l’Europe et l’Afrique, entre la Méditerranée et l’Atlantique. Son histoire est celle d’un lieu que tout le monde a voulu posséder : les Phéniciens, les Romains, les Arabes, les Portugais, les Anglais, les Espagnols. Pendant des décennies, elle a eu un statut unique au monde, celui de Zone Internationale, administrée collectivement par plusieurs nations de 1923 à 1956. Paul Bowles y a écrit. Matisse y a peint. Les Rolling Stones y ont séjourné. Tanger offre un espace de liberté et de création que peu de villes au monde peuvent proposer.

Je l’ai découvert non pas dans les livres, mais en arpentant ses rues, dès l’âge de six ans pour me rendre à l’école. Chaque matin, je traversais une ville qui portait le monde dans ses noms. L’hôtel Rembrandt dressait sa façade sur le boulevard Pasteur comme une évidence. Le théâtre Cervantes tendait ses colonnes vers le ciel avec la majesté endormie d’un bâtiment qui attend son mécène. Des noms que je ne comprenais pas encore, mais qui résonnaient dans la bouche des adultes avec une sorte de respect particulier.

Mon père était guide touristique. Il avait quitté El Jadida pour s’installer à Tanger avec ma mère. De temps en temps, il ramenait à la maison des clients de différentes nationalités pour partager nos repas. J’ai ainsi déjeuné avec des Allemands, des Japonais, des Américains, des Français… Mon père passait d’une langue à l’autre avec une aisance qui me fascinait. Il n’avait pas effectué de grandes études. Mais il savait accueillir, mettre à l’aise, raconter une ville comme on raconte une légende. Ces visages venus d’ailleurs m’apprenaient, sans que personne ne le formule, que la communication est une intelligence à part entière. Mon père ne m’a jamais parlé d’orientation. Mais en faisant entrer le